

## LES MÉTAPHORES ÉCOPOÉTIQUES EN *DE DANS L'INVENTION DES DÉSIRADES* DE DANIEL MAXIMIN

Alice DESQUILBET

Université sorbonne nouvelle – Paris 3

**Résumé :** *L'invention des désirades* est un recueil poétique de Daniel Maximin qui s'ancre dans l'île de la Guadeloupe, décrivant les existences humaines et non-humaines qui la façonnent. Dans une perspective écopoétique, l'article s'intéresse aux métaphores qui rendent compte des vies multiples qui composent l'île. L'étude sera centrée sur les métaphores en *de*, fondées sur des complémentations nominales.

**Mots-clés :** écopoétique, métaphore, complémentation nominale, Daniel Maximin, *L'invention des désirades*

**Abstract :** *L'invention des désirades* is a poetry book of Daniel Maximin which describes the island of Guadeloupe, relying on the human and non-human existences which compose it. I will focus on eco-poetic metaphors that expose the manifold lives that constitute the island. My study will analyze genitive metaphors, based on nominal complementations.

**Keywords :** eco-poetics, metaphor, nominal complementation, Daniel Maximin, *L'invention des désirades*



île de la Désirade, depuis la mer



île de la Désirade, depuis la Pointe des Châteaux

*L'invention des désirades* est un recueil poétique de l'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin. Il évoque l'île de la Guadeloupe et en dessine la géographie par le biais des existences volcaniques, cycloniques, animales et végétales qui la composent. Les poèmes s'intitulent par exemple « Karukéra<sup>289</sup> », la « Désirade<sup>290</sup> », la « Soufrière<sup>291</sup> », ou

289 Karukéra était le nom amérindien de l'île antécoloniale.

290 La Désirade est une petite île à l'est de la Grande-Terre guadeloupéenne.

encore les « Sources<sup>292</sup> », et l'on suit le poète à travers ces lieux insulaires tropicaux, sous l'oeil du « Cyclone annoncé ». Le cheminement géographique devient ainsi « dérade » (Maximin, 2000 : p. 64) poétique, sous la plume de Daniel Maximin qui façonne ce qu'il appelle « une géopoétique de la Caraïbe » (Maximin, 2006). L'importance de la géopoétique<sup>293</sup> (White, 1997) dans *L'invention des désirades* a déjà été analysée par Christiane Chaulet Achour (Chaulet Achour, 2005) et j'aimerais prolonger sa lecture en suivant une perspective éco-poétique<sup>294</sup> (Schoentjes, 2016).

Je m'intéresserai moins à l'écriture de l'île qu'à la manière dont les poèmes de Daniel Maximin « accorde[nt] une place centrale aux espaces naturels » (Schoentjes, 2016 : p. 13). Dans la mesure où les textes écologiques travaillent à mettre en forme les rapports entre humains et non-humains, notamment par le biais des figures d'analogies<sup>295</sup> (Blanc, Chartier, Pughe, 2008), je souhaiterais m'intéresser aux métaphores qui émaillent *L'invention des désirades*. Mon étude sera syntaxique et je me centrerai sur « les métaphores en *de* » (Gardes Tamine, 2011 : p. 115). Cela permettra de préciser les relations codées par « le "petit mot" *de* » qui, dans les métaphores, joue généralement un rôle comparatif ou attributif (Englebert, 1992 : p. 15).

Le mécanisme métaphorique « consiste dans l'application d'un domaine, le phore, sur un autre domaine, le thème, avec lequel il n'entretient aucune relation » (Gardes Tamine, 2011 : p. 67). Avant d'être créatrice de ressemblances, la métaphore est donc un processus de mise en relation. Les métaphores génitives sont particulièrement intéressantes pour étudier le mécanisme de transfert de sens métaphorique : elles font partie des métaphores *in praesentia*, où le nom-tête N1 (thème) et le nom-complément N2 (phore) sont reliés par la préposition *de* (Gardes Tamine, 2011 : p. 115). Or, cette dernière fait partie des prépositions incolores : elle ne permet pas en elle-même d'interpréter le sens de la relation qu'elle construit. C'est pourquoi Joëlle Gardes Tamine propose de déterminer le type de relation sémantique qui s'établit dans les syntagmes nominaux métaphoriques, selon des critères syntaxiques.

En m'appuyant sur des analyses syntaxiques, j'interpréterai les métaphores éco-poétiques en *de* qui émaillent les poèmes de Daniel Maximin. Il s'agira en particulier d'éclairer le rôle que la préposition *de* joue dans le procédé métaphorique.

### 1. Métaphores telluriques : la Soufrière

Le volcan de la Soufrière est constitutif de la poétique de Daniel Maximin. Comme le relatent respectivement ses romans *Tu, c'est l'enfance* et *Soufrières*, il nourrit son imaginaire enfantin et l'éruption de 1976 accompagne le passage de l'écrivain à l'âge adulte. Dans *L'invention des désirades*, le poète emploie des métaphores pour représenter la vitalité tellurique de la Soufrière. Dans le poème « Désirade », elle figure en « Soufrière feu sœur du soleil » et dans le poème « Soufrière », elle apparaît sous les traits d'une « porteuse d'eaux et de flammes [...] sans lesquelles l'île ne pourrait pas respirer » (Maximin, 2000 : p. 49 et 56).

291 La Soufrière est le nom du volcan de la Basse-Terre en Guadeloupe.

292 La référence aux nombreux petits cours d'eau témoigne de l'importance de la forêt tropicale humide.

293 « S'il fallait tenter une définition de dictionnaire, je dirais ceci : "Etude des rapports intellectuels et sensibles entre l'homme et la Terre, en vue de l'élaboration d'un espace culturel harmonieux" ». (White, 1997 : p. 76)

294 l'éco-poétique propose « un cadre de réflexion pour penser le rapport à l'environnement tel qu'il apparaît dans la littérature » (Schoentjes, 2016 : p. 40)

295 « Selon Jonathan Skinner, le texte écologique est "conscient de la capacité de différenciation de ses propres matériaux" et c'est donc par ce travail sur les moyens langagiers – par exemple sur les figures comme la métaphore évoquant une analogie entre nature non humaine et nature humaine – qu'il interpelle le lecteur ». Voir aussi Jonathan Skinner, *Ecopoetics*, n° 1, 2001, p. 6.

D'abord, dans la métaphore « Soufrière feu sœur du soleil », le N2 soleil est actualisé par un article défini *le*, contracté avec la préposition *de*. Joëlle Gardes Tamine fonde sa typologie des métaphores en *de* sur la présence ou non d'un déterminant (dét 2) devant N2. Lorsque dét 2 est présent, Joëlle Gardes Tamine indique que le rapport sémantique du syntagme nominal est orienté de N2 vers N1 : on part du soleil pour représenter le tellurisme du volcan. En outre, d'après les critères établis par Joëlle Gardes Tamine, la métaphore « sœur du soleil » fait partie des cas où le N2 *soleil* est considéré comme un inanimé. Quant au N1 *sœur*, il n'est pas un terme de quantité mais, un nom relationnel. En tant que tel, il est identifiable. De ce fait, cette construction peut être classée parmi les métaphores qui personnifient N2 et qui codent une relation d'appartenance, par le biais de la préposition *de*. On peut préciser que la relation d'appartenance établie par *de* entre *sœur* et *soleil* est réelle, puisqu'elle est actualisée par le dét 2. La métaphore « Soufrière feu sœur du soleil » marque donc l'appartenance de la Soufrière à une généalogie solaire et la personnification du soleil anime en retour le volcan. Par ailleurs, la décomposition sonore de *soufrière* en *sœur* et *feu* crée des allitérations en [s], [r] et [f], qui achèvent la construction des liens familiaux avec le soleil. Le poète inscrit le volcan dans une généalogie cosmique. Il précise ainsi son intuition enfantine : comme le raconte le narrateur de *Tu, c'est l'enfance*, l'enfant entendait dans le nom Soufrière les mots « frère » et « soeur ». Ce faisant, il accorde à la Soufrière une existence au-delà de la simple fonction de décor, ce qui est l'un des enjeux fondateurs de l'écopoétique.

Ensuite, l'anthropomorphisation du volcan se poursuit à travers la métaphore de la Soufrière « porteuse d'eaux et de flammes ». Le N1 déverbal *porteuse* est mis en relation avec les N2 *eaux* et *flammes*, sans déterminant. En l'absence de dét 2, Joëlle Gardes Tamine indique que le rapport sémantique du syntagme s'oriente de N1 vers N2 : le déverbal *porteuse* est tendu vers ses compléments d'objets matériels *eaux* et *flammes*. L'image insiste sur le fait que la Soufrière existe par ses actions nourricières, « sans lesquelles l'île ne pourrait pas respirer, et serait prisonnière [...] avec des talons de boues aux ailes de ses feuillages » (Maximin, 2000 : p. 56). La Soufrière donne vie à l'île, représentée par la métaphore génitive « des talons de boues aux ailes de ses feuillages ».

C'est au tour de l'île d'être anthropomorphisée, et même animalisée, par les deux métaphores « des talons de boues aux ailes de ses feuillages ». Si les N1 *talon* et *ailes* animent l'île, la relation métaphorique n'est pourtant pas la même selon qu'il s'agisse des « talons de boue » ou des « ailes de ses feuillages ». En effet, la présence du dét 2 est discriminante. Dans la première image, la préposition *de* associe les *talons* humains au N2 *boue*, sans dét 2. Selon la classification de Joëlle Gardes Tamine, il s'agit là d'un complément de matière, qui apporte une spécification à N1. Dans la deuxième image, la préposition *de* relie les *ailes* animales aux *feuillages*, actualisés par le dét 2 possessif *ses*. Or, *ailes* et *feuillages* appartiennent à des champs différents. Toujours selon Joëlle Gardes Tamine, il s'agit d'un cas de relation d'identification, où la préposition *de* code l'identité qui existe entre le N1 et le N2. Aussi pourrait-on paraphraser l'analogie par une formule du type « N2 qui est N1 » : « \*ses feuillages qui sont des ailes ». Ainsi, la présence ou l'absence de dét 2 oriente la lecture métaphorique : la première image apporte une spécification du N1 *talons* qui concerne la matière *boue*, tandis que la deuxième image opère une recatégorisation du N2 *feuillages*, pour l'identifier à des *ailes*. La *boue* insiste donc sur la matérialité terrestre de l'île, tandis que ses *ailes* végétales lui confèrent une existence aérienne.

Ainsi, les métaphores poétiques anthropomorphisent la Soufrière et l'île, leur permettant d'accéder au rang de véritables actrices (De Vriese, 2005). Par surcroît, elles

« oblige[nt] à prendre la mesure de la réalité matérielle, du concret », ce qui constitue un enjeu important de l'écopoétique (Pierre Schentjes, 2016 : p. 204).

## 2. Métaphores écologiques et décoloniales : les « flèches de canne »

Certaines métaphores sont ancrées dans l'espace de la plantation esclavagiste, telles « l'embellie des sucres sur le venin des cannes » et « l'illégale plantation de nos cœurs légitimes / en flèches de canne dressées contre les balles de coton » (Maximin, 2000 : p. 41 et 69).

Dans le poème « Bienvenue », l'image de « l'embellie des sucres sur le venin des cannes » superpose deux syntagmes binominaux construits par la préposition *de*. Or, ce parallélisme ne crée pas une égalité entre les deux métaphores génitives, mais il les oppose : le sucre fait face aux cannes, et semble ressortir vainqueur de ce duel. La première métaphore de « l'embellie des sucres » fait figurer un N1 déverbal : le N2 *sucres* peut alors être interprété comme le sujet ou l'objet de l'action d'embellir et, dans les deux cas, il est sublimé. Quant à la deuxième métaphore, elle relie le N1 *venin*, qui appartient à un champ sémantique restreint, au N2 *canne*, actualisé par dét 2. D'après les analyses de Joëlle Gardes Tamine, tous ces critères invitent à lire la métaphore comme l'expression d'une possession, où « le N2 [*canne*] est assimilé au terme [*venin*] qui lui est associé » (Gardes Tamine, 2011 : p. 120). Or, cette interprétation possessive par « l'assimilation » de la *canne* au *venin* frôle en fait la relation d'identification. Il s'agirait d'un cas limite où *de* oscille entre la relation de possession et d'identité : les cannes sont celles qui secrètent une substance toxique mais, de façon métonymique, elles sont assimilées au venin et deviennent elles-mêmes malfaisantes.

Enfin, la mise en parallèle des deux métaphores de « l'embellie des sucres » et du « venin des cannes » permet de dresser le sublime sucre contre les cannes nocives. Tout se passe comme si la force de travail pouvait se venger du lieu mortifère de la plantation, en produisant de la beauté. En valorisant la métamorphose du venin en sucre, les images paraissent faire l'éloge des travailleurs de la terre, qui transforment la mort en beauté et vie.

D'autres métaphores concernant l'espace de la plantation se trouvent dans le poème « Natale » :

*nous avons enraciné*

*l'illégale plantation de nos cœurs légitimes*

*en flèches de canne dressées contre les balles de coton* (Maximin, 2000 : p. 69)

On compte trois métaphores génitives qui associent la *plantation* aux *cœurs*, les *flèches* aux *canne*s et les *balles* au *coton*. La première analogie de « l'illégale plantation de nos cœurs légitimes » repose sur un chiasme : l'illégalité économique est renversée en légitimité existentielle. Il existe deux possibilités d'interprétation, suivant que le nom *cœurs* soit le sujet ou le complément d'objet du déverbal *plantation*. La lecture objective indiquerait que les *cœurs sont plantés*. Elle ferait de l'image une métaphore de l'esclavage, qui enferme les cœurs humains et les végétaux dans la même terre indigne de la plantation.

Les deux autres analogies « flèches de canne » et « balles de coton » relient des N1 figurant des armes, *flèches* et *balles*, à des N2 sans dét 2, *canne*s et *coton*, qui jouent le rôle de complément de matière. Les attributs des plantations sucrières et cotonnières sont ainsi métamorphosés en matériaux de combat. La lutte qui oppose les assauts du sucre aux attaques du coton peut représenter de façon très concrète deux aspects de l'économie esclavagiste. D'une part, elle figure les rivalités économiques qui pouvaient exister au XVIII<sup>ème</sup> siècle entre les cultures de cannes et de cotons, suivant si c'était le cours du sucre ou des fibres qui était le plus élevé. D'autre part, elle dessine l'espace de la plantation, où « les habitants-sucriers entouraient parfois les carrés de canne de deux rangées de cotonniers » (Schnakenbourg, 2009 : p. 96). Les images martiales de l'économie

esclavagistes forgées par Daniel Maximin sont donc ancrées dans la terre agricole de l'île, au plus profond de son histoire.

Revenons à l'interprétation de « l'illégale plantation de nos cœurs légitimes ». La lecture objective du complément du nom fait des *cœurs* des objets *plantés* dans la terre de *l'illégale plantation*. Cependant, ils sont ensuite métaphorisés en « flèches de canne dressées » et tout se passe comme si c'étaient eux qui, *en flèches de canne*, se levaient pour s'insurger contre les cotons coloniaux. Cette lecture est confirmée par la disposition des deux vers qui forment un chiasme : les *cœurs enraciné* sont ainsi reliés aux *flèches de canne*, pour mieux s'opposer à la *plantation illégale* et aux *balles de coton* qui les encerclent. Dès lors, on peut relire la première métaphore de « l'illégale plantation de nos cœurs légitimes » selon une interprétation subjective, où les cœurs deviennent cette fois sujets du déverbal *plantation* : les *cœurs* sont promus au rang de planteurs et, armés des attributs de la plantation, ils s'y enracinent. L'enchaînement des métaphores opère donc un retournement du stigmate et les *cannes* de la terrible plantation se rangent du côté des cœurs. Après avoir été leur bourreaux venimeux, elles deviennent leurs armes, les aidant à se révolter contre ce « terreau d'excès d'abus » (Maximin, 2000 : p. 68) pour pouvoir s'y ancrer.

Par les jeux de parallélismes antithétiques, tout se passe comme si les métaphores s'opposaient les unes aux autres pour renverser l'économie mortifère de la plantation. C'est ce que Malcom Ferdinand appelle le « mode d'habiter colonial », en référence au système esclavagiste caribéen qui « a transformé les terres en puzzles d'usines et de plantations [...], entraînant des pertes de relations matricielles à la Terre » (Ferdinand, 2019 : p. 44). Autrement dit, les métaphores écopoétiques de Daniel Maximin oeuvrent à décoloniser les paysages de la plantation, pour que les Antilles « îles battues » deviennent « îles combattues / très belles et bâties » (Maximin, 2000 : p. 69).

### 3. Métaphores où la terre matricielle crée les « héritiers d'ouragans »

Puisque les cœurs des anciens esclaves se sont enracinés dans la terre antillaise, il leur faut désormais vivre dans l'île « en familier des cataclysmes » (Maximin, 2000 : p. 62). Le poème « L'exil et la Genèse » retrace l'ancrage identitaire des « peuples trouvés » (Maximin, 2000 : p. 62) dans le tellurisme de l'archipel antillais. *L'invention des désirades* dessine la façon dont des guadeloupéens sont devenus « héritiers d'ouragans légataires de déluges et d'éruption » (Maximin, 2000 : p. 63).

D'abord, les métaphores génitives « héritiers d'ouragans légataires de déluges et d'éruption » assurent la succession entre les humains et les legs des forces naturelles. Si l'on considère le résultat de la métaphore (*translatum*), on observe que la préposition *de* permet de construire des interactions entre des termes *a priori* sans lien (Gardes Tamine, 2011 : p. 149), tels les humains et les cataclysmes non-humains. La figure de la métaphore révèle ainsi toutes ses possibilités heuristiques, comme le souligne Joëlle Gardes Tamine : sans s'appuyer sur aucune « ressemblance préexistante, elle établit une relation entre les éléments rapprochés » (Gardes Tamine, 2011 : p. 61). En ce sens, la métaphore est moins une mise en rapport de traits communs, qu'une création qui révèle des possibilités de relations. Aussi la métaphore des héritages cycloniques permet-elle d'instituer une parenté toute nouvelle entre les humains et leur « entour » (Glissant, 1990 : p. 166).

En outre, on peut revenir à l'analyse du mécanisme de transfert de sens métaphorique (*translatio*) et considérer que les N2 *ouragans*, *déluges* et *éruption* sans dét 2 s'apparentent à des compléments de matière des déverbaux *héritiers* et *légataires* : aussi renseignent-ils sur la nature des legs. Cependant, les analyses d'Annick Englebert sur la préposition *de* nous permettent d'aller plus loin et de voir que, dans ce contexte de

correspondance verbale, de code l'origine (Englebert, 1992 : p. 110). Ainsi, les *ouragans*, *déluges* et *éruption* constituent moins un patrimoine naturel qu'une identité tellurique, offerte à leurs « enfants sans origine » (Maximin, 2000 : p. 62).

Les « peuples trouvés » (Maximin, 2000 : p. 62) sont donc enfantés par les forces naturelles tropicales :

*le cyclone nous fait racine : on ne bouge pas du tronc des cases [...]*

*le raz-de-marée nous fait rhizomes : herbes de banians couchés sous la lame pour survivre sans respirer, bien amarrés aux laminaires [...]*

*le séisme nous fait feuilles : on tremble avant d'avoir peur [...], et pouvoir trembler, c'est preuve de pieds sur terre, donc de terre sous les pieds [...]*

*l'éruption nous projette sous les cendres les yeux fixés sur la route des rêves déracinés qui supplieraient la mer de refluer et de les embarquer* (Maximin, 2000 : p. 62)

En retour du don de l'identité volcanique et océane, l'existence des îliens enracinés se trouve métamorphosée : leur *case* devient un *arbre* qui plie sous le vent mais ne rompt pas, leur existence végétale *d'herbes* s'accroche tout à la fois aux algues océanes et aux racines aériennes des *banians*, ces figuiers tropicaux aux troncs démultipliés.

Les métaphores des « héritiers d'ouragans légataires de déluges et d'éruption » ont donc une valeur heuristique parce qu'elles créent une nouvelle référence : non pas la somme des références de chaque terme, mais une référence inédite créée par l'énoncé métaphorique. En ce sens, la métaphore ne reproduit pas du sens : elle « fait surgir de nouvelles relations et par là une nouvelle représentation du monde, ou un nouveau monde » (Gardes Tamine, 2011 : p. 202-203). Dans une perspective écologique décoloniale, on pourrait considérer que la métaphore donne lieu à une « matrigénèse marronne » (Ferdinand, 2019 : p. 250). D'après Malcom Ferdinand, la matrigénèse se définit comme la renaissance des Marrons dans des espaces naturels où, loin de la pratique agro-capitaliste de la terre modélisée par le système esclavagiste de la plantation, ils recréent des liens matriciels avec la terre mère. L'expérience du marronnage dans la nature hostile est difficile : les espaces naturels inhabitables dans lesquels les Nègres marrons cherchent refuge sont inhabitables. Il leur faut s'y engouffrer, s'y perdre et y renaître pour mieux vivre en eux. Dans les poèmes de Daniel Maximin, les alliances métaphoriques entre les forces telluriques des lieux et les êtres humains qui s'y enracinent sont effectivement l'occasion de matrigénèses. Aussi les analogies créatrices de mondes permettent-elles de « réchauffer une sève qui marronne une liberté dans le déracinement » (Maximin, 2000 : p. 45).

#### 4. Métaphores respectueuses de « la sécheresse de la mer et du ciel »

Les métaphores écopoétiques représentent la façon dont les « hommes-plantes » enfermés dans l'économie de la plantation se « redressent dans un bruit de cassure des vieux-corps » (Maximin, 2000 : p. 45), pour s'enraciner dans la terre matricielle anthropomorphisée des *désirades*. Aussi leur amour pour l'entour antillais se trouve-t-il particulièrement aiguisé.

Dans le poème « L'Exil et la Genèse », le poète exalte les égards écologiques du peuple guadeloupéen :

*nous n'avons pas maudit la sécheresse de la mer et du ciel*

*nous respectons le feu, pour que la maîtrise des cendres n'entraîne pas la fin possible du soleil*  
(Maximin, 2000 : p. 63)

La métaphore génitive de « la sécheresse de la mer et du ciel » associe les espaces océans et aériens, en les reliant au même N1 déverbal *sécheresse*. L'interprétation objective

inviterait à penser que la mer et le ciel sont asséchés, tandis que la lecture subjective ferait de ces deux entités naturelles des acteurs de la sécheresse. Or, comme on l'a déjà vu, les analyses d'Annick Englebert insistent sur la capacité de la préposition *de* à coder l'origine (Englebert, 1992 : p. 110). Dans la mesure où la nature est douée d'une grande vitalité dans les poèmes de Daniel Maximin, on peut estimer que la mer et le ciel sont bien à l'origine de la sécheresse qui marque les habitants des îles. Cependant, ces derniers ne réprovent ni les rudesses du climat ni les éléments naturels qui les créent. Ainsi manifestent-ils une véritable considération pour leur entour. Il respectent également les chaleurs tropicales et les fureurs volcaniques, refusant « la maîtrise des cendres » qui conduirait à « la fin possible du soleil ». Les deux métaphores sont construites à partir de N1 déverbaux, *maîtrise* et *fin*, associés à des N2 objets, *cendres* et *soleil*, actualisés par des dét 2. À l'échelle du vers, la *maîtrise* conduit à la *fin*, comme si la disparition des *cendres* risquait de provoquer logiquement l'extinction du soleil. Les métaphores fonctionnent comme des appels à considérer l'ardeur tellurique des *désirades*, de peur que *l'hybris* démesuré des humains ne provoque le « cosmocide » (Labou Tansi, 1973 : p. 431).

Les analogies de « la sécheresse de la mer et du ciel » et de « la fin possible du soleil » animent les éléments naturels et associent leur vitalité à des potentialités catastrophiques, envisagées par les N1 *sécheresse* et *fin possible*. Ces images résonnent comment des appels à écouter la terre, jusqu'à respecter leurs déchaînements sans chercher à les maîtriser.

Dans les métaphores éco-poétiques de *L'invention des désirades* étudiées, la préposition *de* joue un rôle important. D'une part, elle relie les éléments naturels à des attribut humains ou des déverbaux, ce qui a pour effet d'animer les descriptions telluriques et de conférer aux éléments naturels une vitalité, voire un rôle d'acteurs. D'autre part, la préposition *de* ancre les métaphores dans la terre de l'île, en particulier dans l'espace de la plantation esclavagiste. Enfin, la préposition *de* crée des liens généalogiques entre les habitants de l'île et leur entour, comme pour leur donner une identité spatiale. Ainsi, non seulement les métaphores en *de* animent la Soufrière ou bouleversent l'espace de la plantation sucrière, mais elles créent également des liens matriciels entre les éléments naturels et les êtres humains, pour finalement formuler des appels à respecter la terre.

Dans la mesure où les métaphores sont des constructions sémantico-syntaxiques heuristiques qui font surgir « une nouvelle représentation du monde, ou un nouveau monde » (Gardes Tamine, 2011 : p. 202-203), on pourrait considérer que les métaphores éco-poétiques forgées par Daniel Maximin participent d'une « ontologie de l'énaction » (Escobar, 2018 : p. 113), dont parle l'anthropologue Arturo Escobar. Arturo Escobar définit l'énaction comme une manière d'exister en relation avec l'environnement, selon des pratiques concrètes qui permettent de déployer des mondes. L'« ontologie de l'énaction » est donc, comme la métaphore éco-poétique, créatrice de monde. Ainsi, les métaphores éco-poétiques de *L'invention des désirades* « énaquent » des façons concrètes d'exister en relation avec la terre. En retour, la poétique de Daniel Maximin se donne comme une manière « d'énaquer un monde » (Escobar, 2018 : p. 113) par la pratique métaphorique : ce faisant, elle crée des mondes – ou *invente des désirades*.

#### BIBLIOGRAPHIE

Blanc, Nathalie, Chartier, Denis et Pughe, Thomas, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & politique*, 2008/2 (N°36), p. 15-28. URL, consulté le 18 mai 2020 : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-15.htm>.

Chaulet Achour, Christiane, « Racines géo-poétiques : l'imaginaire de l'île dans *L'invention des désirades* de Daniel Maximin », dans : Mustapha Trabelsi (dir.), *L'insularité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 225-236.

De Vriese, Hannes, « Écritures antillaises entre géopoétique et écopoétique : sur la nature des cataclysmes chez Patrick Chamoiseau et Daniel Maximin », in : *Revue Critique de Fiction Française Contemporaine*, Ghent University & Ecole Normale Supérieure, 2015, §26, URL, consulté le 19 mai 2020 : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01481799/document>

Englebert, Annick, *Le « petit mot » DE*, Genève, Droz, 1992.

Escobar, Arturo, *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, Seuil, 2018, [trad. Roberto Andrade Pérez, Anne-Claire Bonvalot, Ella Bordai, Claude Bourguignon et Philippe Colin].

Ferdinand, Malcom, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.

Gardes Tamine, Joëlle, « L'interprétation des métaphore en "de" : le feu de l'amour », in : Simone Delesalle et Marie-Noëlle Gary-Prieur (dirs.), *Langue française*, n°30, 1976, p. 34-43. URL, consulté le 19 mai 2020 : [www.persee.fr/doc/lfr\\_0023-8368\\_1976\\_num\\_30\\_1\\_6110](http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1976_num_30_1_6110).

Gardes Tamine, Joëlle, *Au cœur du langage. La métaphore*, Paris, Honoré Champion, 2011.

Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

Labou Tansi, Sony, *La Vie privée de Satan* (1973), dans : *Poèmes*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

Maximin, Daniel, *Soufrières*, Paris, Seuil, 1987.

Maximin, Daniel, *L'Invention des désirades*, Paris, Présence Africaine, 2000.

Maximin, Daniel, *Tu, c'est l'enfance*, Paris, Gallimard, 2004.

Maximin, Daniel, *Les fruits du cyclone - Une géopoétique de la Caraïbe*, Paris, Seuil, 2006.

Schnakenbourg Christian , « Recherche sur l'histoire du coton en Guadeloupe (XVIIe-XIXe siècles) », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 2009, p.96. URL, consulté le 19 mai 2020 : <https://www.erudit.org/fr/revues/bshg/2009-n152-bshg02577/1036870ar.pdf>

Schoentjes, Pierre, *Ce qui a lieu, Essai d'écopoétique*, Wildproject, Marseille, 2016.

White, Kenneth, *Le Lieu et la parole, Le Faouët*, Editions du Scorff, 1997.